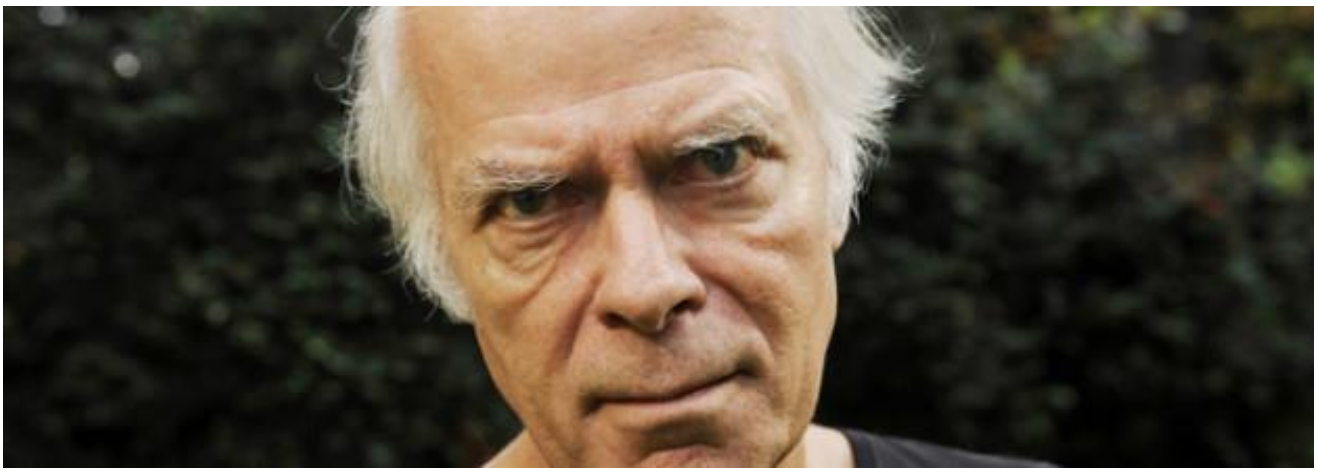
Portrait de l'artiste en chouette

Les méditations nocturnes de Pascal Quignard

Lenouveleconomiste.fr

Paul-Henri Moinet



Les promesses de la nuit sont infiniment plus exaltantes que celles de l'aube. Pascal Quignard sait que "les hommes ont été des porteurs d'ombre avant de devenir des faiseurs d'images".

C'est en grand-duc des lettres qu'il chasse, depuis longtemps déjà, les vertiges de la nuit, fond sur ses mystères, se délecte de ses extases. La nuit, les mots refluent pour laisser place aux images et les images ouvrent la voie vers un secret plus originaire, plus sauvage et étrange que tout ce que nous pouvons nous figurer. Quelque chose est dissimulé au creux de la nuit. C'est là qu'il faut tendre, c'est que l'art cherche obstinément. La musique et l'amour aussi.

“Il s’agit toujours de ramener de la nuit une espèce de beauté qui éclairerait le monde” note Quignard dans ‘Performances de ténèbres’.

Le crépuscule, le silence, le sommeil, l’abîme, le vertige, la perte, l’abandon, les ombres errantes des morts, les songes, les oiseaux nocturnes, les chauves-souris, la nuit stellaire sont quelques-unes de nos expériences familières des ténèbres. Mais une expérience ne fait pas une performance. Celle-ci suppose un risque supplémentaire, un pas au-delà, vers la nuit de l’origine, non la première nuit mais la nuit primitive, primordiale.

La nuit est une enveloppe mais une enveloppe qui nous déchire : sa douceur est sauvage car elle nous offre en pâture à tout ce qui existait avant nous, avant le monde et sa mise en coupe réglée par le langage, avant le visage et ses dessins familiers, avant les jours et leur cortège de raisons. Le jour nous convoque mais la nuit nous appelle, et c’est bien là le premier de ses délices. Dès que nos yeux se ferment, que nous devenons invisibles à nous-mêmes, nous replongeons dans l’une des trois grandes nuits, celle de la vie d’avant la naissance, celle du grand ciel autour de nous, celle du monde des morts dont notre étoffe est tissée.

“Le jour nous convoque mais la nuit nous appelle, et c’est bien là le premier de ses délices”

La vie utérine, la vie céleste, la vie des morts, voilà les royaumes dont nous avons surgi, les confins de notre territoire, les marches de notre empire. Ils sortent de l’ombre sur le divan de l’analyste comme sur la scène de la tragédie antique et dans certaines performances artistiques, car “la performance, dans son événement sans futur, désœuvre l’œuvre qui est toujours un objet prévu, préparé, volontaire, travaillé, lu, relu, façonné, amplifié comblé. Elle la désœuvre dans l’instant et cette instance libre et pure l’ouvre à la vie, au corps et à un peu de peur”.

La nuit et l'Éden

La nuit affole les images, voit à travers elle, pétrifie les mots pour écouter ce qui persiste du silence ou du chant en eux. Bien plus que le lieu du repos, elle est le temps de l'éveil. On peut lui demander la même chose qu'à l'art : "il ne faut pas demander plus à l'art que de chercher à naître". Comme lui, elle est faite de peur sauvage car "l'art est présentation pure. Il est sans représentations, sans concepts, sans répétitions, sans significations. Avec sa part de donation imprévisible, il appartient au Don. Il y a quelque chose qui persiste du silence apeuré d'avant les langues dans l'art".

Le jour divise, découpe, dissèque, identifie, explique, justifie, commente, arraisonne. La nuit résonne, laissant passer la musique du monde obscur où nous étions plongés jadis, ce monde qui débordait en nous et où nous étions tout. Quel était notre visage avant celui de nos parents ? Quelle était la danse avant le premier mouvement ? Quel était le souffle avant les mots ? Seule la nuit a la réponse, réponse partagée avec la chouette, dont Quignard rêve qu'elle l'enlève enfin : "le vieux ventre doux et dodu et blanc d'une effraie qui descendrait verticalement et silencieusement au-dessus de nous dans le noir, poserait son plumage sur notre front, et nous aurait aimé".

"Bien plus que le lieu du repos, elle est le temps de l'éveil"

En naissant nous sortons de la nuit, trahissant le secret de l'origine, tombant dans le monde, non par une chute originelle mais par le hasard d'une rencontre. Depuis nous parlons, parlons à tue-tête, à tort et à travers. "Chacun parle pour se fourvoyer lui-même encore plus que pour leurrer l'autre." La nuit nous garde des errances, des illusions, des tricheries du jour. Impossible de s'arranger avec elle. Toujours elle nous surprend, nous aidant à nous déprendre de nous comme de toutes nos attaches. Elle travaille en nous, vigilante, secrète, à l'image de notre inconscient, soit, selon la belle définition de l'ami des rapaces nocturnes, "ce que le sujet n'accompagne pas, ce qui va sans troupe, sans chaperon, sans prochain, ce

qui va seul, ce qui est sauvage, lande étrange où on erre seul". La nuit n'est pas le paradis mais son envers, l'Éden.

"On n'imagine pas de nuits au paradis puisque tout y est lumière. Tout irradie. Aucun secret n'y est possible. On n'y peut supposer le moindre rêve. Dieu me préserve du paradis au-delà de mes jours, il est le contraire de l'Éden." Autant en emporte la nuit.

L'Obs du 9 au 15 février 2017

HUMEUR

Par **JÉRÔME GARCIN**

Dès son entrée en scène, tout de noir vêtu, on sent qu'il a le trac. Le si beau trac des comédiens. Lui qui n'a jamais été un cabot, qui a toujours boudé la société du spectacle, qui se méfie de la lumière artificielle et a fait le choix du jansénisme contre le mercantilisme, affronte le public avec une excitation tempérée par l'émotion. Ainsi donc, Pascal Quignard, cet écrivain austère et magnifique, se refuse à son époque, mais se donne sur les planches. A bientôt 69 ans, il va de théâtre en théâtre, du Festival d'Avignon à la Comédie de Caen, du 104 parisien au Parvis de Tarbes (il sera au Théâtre 71 de Malakoff, du 28 février au 4 mars, et à l'Olympia de Tours, du 21 au 24 mars), pour mettre son cœur à nu et son corps en suspens. Dans « la Rive dans le noir », qu'il appelle *« une performance de ténèbres »* et qui emprunte au nô, l'auteur de « Tous les matins du monde » libère tout ce dont ses livres sont pleins, et qui ne demandait qu'à être incarné. Comme jailli d'une de ses pages, un corbeau volette jusqu'à lui et réclame ses graines. Une chouette effraie, mais rassurée, vient se poser sur son poing ganté de cuir tandis que son autre main glisse dans le bec un blanc de poulet ou une souris vivante. La comédienne Marie Vialle entre en transe pour exprimer les cris d'un bestiaire fou avant de porter un masque de hibou. Pascal Quignard, lui, a un œil de rapace et le profil de Noé dans son arche. Il s'inspire des oiseaux pariétaux de Lascaux et Chauvet, projetés en ombres chinoises, avant d'entamer un Couperin au piano et de lire une fable à sa table. Etonnant, indéfinissable, bouleversant spectacle où sortent prudemment de la nuit, tels de *« petits copeaux d'éclats de douleur »*, les souvenirs de l'enfant qu'il fut, mutique, anorexique, affamé, dépressif, détesté par sa mère et pour qui seule l'obscurité était alors un refuge. A la fin, on ne sait plus si on applaudit l'écrivain du « Nom sur le bout de la langue », l'acteur de soi et d'un soir, le fauconnier amateur, ou le petit Pascal devenu grand, que la scène a affranchi de ce qui l'oppressait et rendu enfin *« heureux »*. C'est ce qu'il écrit dans « Performances de ténèbres » *(Galilée, 26 euros)* : *« Je prends ma revanche sur ce qui déroutait tellement les premiers temps de ma vie. »* Et il le fait sans dialogues ni psychologie, en célébrant, avec Marie Vialle, *« une liturgie archaïque d'enfants orphelins de la mère originaire, abandonnés de la grotte elle-même »*. On regrette seulement que, trop modestes, le corbeau et la chouette ne viennent pas saluer.

J. G.

BALTEL - SIPA-JOEL SAGET/AFP